

TOURNANT DE SOUFFLE, LARMES

Peter Banki

Je me rappelle l'immense émotion dont il a parlé en introduisant sa communication lors du colloque – le seul, je crois – qui ait été consacré à son travail et auquel il ait assisté^[1]. C'était, disait-il, une émotion qui le bouleversait, et dont il disait qu'il faudrait bien qu'il la maîtrise. En entendant cela, je pleurais sans doute et je pleure encore quand je me le rappelle. Il y eut beaucoup de larmes pendant ce colloque. On était, je crois, presque tous émus.

D'où venait une telle émotion ?

Tout le monde savait qu'il avait été malade, et que c'était, peut-être, la dernière fois qu'il parlait en public. Mais l'émotion avait toujours été là, par exemple lorsqu'il confiait au lecteur sa découverte de l'adhésion de Heidegger au nazisme : « *Je ne suis "entré en philosophie", si j'y suis entré, que pour avoir subi le coup ou le choc (Stoss, est-il dit dans « L'Origine de l'œuvre d'art ») de la pensée de Heidegger. Presque au même moment – il s'en est fallu de quelques mois –, j'ai appris que Heidegger avait adhéré au nazisme. Et je dois avouer que, comme beaucoup d'autres, je ne m'en suis jamais remis*^[2]. »

Lacoue-Labarthe était quelqu'un de fondamentalement *inquiété* par la Shoah. Mais bien plus que cela, il était près à établir des liens – ou à réfléchir sur ce que peuvent être les liens – entre la métaphysique occidentale et la Shoah. Autrement dit, il n'était pas question (comme c'est si souvent le cas) de lire et d'enseigner les traditions de la pensée occidentale, comme si la Shoah ne s'était pas produite. Qu'elle soit advenue a pour conséquence que les lectures et l'enseignement de la philosophie et de la littérature occidentales (en particulier allemande) doivent désormais se faire autrement. Les réponses qu'avec Jean-Luc Nancy, Lacoue-Labarthe a données à la question des liens entre la métaphysique et la Shoah (c'est-à-dire, ce qui engage les thèmes du mythe, de la *Weltanschauung*, du mimétisme,

1

2

3

4

et de la césure) ne sont pas à mon sens les seules possibles. Mais en tant que réponses, elles témoignent de la question, qui doit rester.

Ce soin de leur part – et que j’avais très tôt remarqué – a toujours pour moi été très important. Il m’a aidé à ouvrir et lire les textes. Sans doute le lieu de Strasbourg, comme ville de frontière disputée entre l’Allemagne et la France, était-il significatif pour une recherche de ce genre.

En tant qu’étudiant de Lacoue-Labarthe, on se trouvait dans un *double bind* par rapport à lui comme professeur, c’est-à-dire, comme figure d’autorité et de responsabilité. Si on avait du respect pour lui, pour sa grande connaissance et son intégrité intellectuelle, il fallait aussi se rapporter à – c’est-à-dire, réfléchir sur – ses faiblesses, ses actes parfois irresponsables, et surtout sa lutte personnelle. De cette lutte, on ne savait sûrement pas beaucoup, mais elle était si manifeste que personne (et surtout ses étudiants) ne pouvait y être indifférent. Quel était le sens de tout cela ? Quand d’autres professeurs sont faibles et irresponsables, cela provoque le mépris et la colère des étudiants. Chez Lacoue-Labarthe, cela engendrait aussi la sympathie et la réflexion. Pourquoi ? Parce qu’on comprenait que l’effondrement, « la dessaisie », était tout aussi nécessaire que la maîtrise de soi et l’autorité intellectuelle. Et si on voulait être étudiant de Lacoue-Labarthe (comme de Blanchot et de Derrida), on devait en tirer toutes les conséquences. Non seulement pour le caractère du travail, mais aussi pour la figure virile du philosophe professeur. Le corps masculin devait porter et témoigner de son effondrement (sans rédemption, sans alibi), tout en maintenant jusqu’au bout les valeurs de lucidité et d’intégrité intellectuelles.

À la fin d’un entretien très fort que Lacoue-Labarthe a accordé à mes compatriotes David Barison et Daniel Ross pour le film *Der Ister*, il en est venu à parler d’un emphysème historial, conséquence des camps de la mort. Il dit :

« *Nous sommes non pas asphyxiés, parce que ça s’oublie, après tout, on respire peu, mais on respire encore, mais disons que l’humanité, en tout cas l’humanité européenne, en tout cas, et c’est un concept large, très large, a des difficultés pulmonaires.* »

[L.-L. rit. Il est sur le point d’allumer une cigarette. Il l’allume, et on se rend compte que, de cette manière, il signe en tournant son souffle.]

Berlin, le 3 avril 2007

